

Percy B. Shelley

Orphée

traduit par Robert Davreu

A. Non loin d'ici. Du pic, là-bas de cette colline
Coiffée d'une couronne de chênes, peut-être aperçois-tu
Un champ sombre et aride traversé par le flot
Paresseux et noir, d'un cours d'eau profond mais étroit
Que le vent ne ride pas, et que contemple en vain
La lune blonde, sans y trouver de miroir.
Longe les rives sans herbe de ce ruisseau étrange
Jusqu'à la halte d'une sombre mare,
Fontaine de ce ru dont le jaillissement
Est soustrait au regard par la nuit sans radiance
Qui règne sous le surplomb du roc
Ombrageant cette mare — intarissable source de ténèbres
Au bord de laquelle vacille la tendre lumière
Qui tremble de se mêler à sa maîtresse, —
Mais, de même que Syrinx Pan, la nuit fuit le jour,
Ou, murée dans la plus aveugle aversion,
Oppose un non brutal à son étreinte céleste.
En un flanc ravagé de cette colline informe
Se trouve une caverne, d'où monte en tourbillons
Un brouillard pâle, comme une gaze tissée d'air,
Dont le souffle détruit toute vie — un instant elle voile
Le roc — avant de fuir, dispersée par le vent,
En suivant l'onde, ou de s'attarder au-dessus des crevasses,
Tuant dans leur sommeil les vers, s'il en subsiste là.
Sur l'arête en saillie de ce sombre rocher
Se dresse un groupe de cyprès; rien de semblable à ceux
Qui, de leur cime gracieuse et de leur vie frémissante
Transpercent le ciel pur de ta vallée natale,
Et dont l'air joue parmi les branches, mais sans
Rien déranger, de crainte de flétrir leur grâce solennelle;
Non, ceux-là se dressent, desséchés et fourbus,
En se cramponnant l'un à l'autre; leurs rameaux chétifs
Gémissent sous les gifles du vent, et ils tremblent

Sous ses rafales — équipage rossé par les grains !

Le Chœur. Quel son merveilleux est-ce là, évanescent et triste,
Mais plus mélodieux que le murmure du vent
Qui se faufile entre les colonnes d'un temple ?

A. C'est la voix errante de la lyre d'Orphée
Portée par les vents qui soupirent parce que leur roi brutal
Les presse de fuir vite ces notes emplissant l'air :
Mais dans leur précipitation avec eux ils emportent
Le son déchirant et le répandent, comme une rosée,
Sur les sens qui tressaillent.

Le Chœur. Chante-t-il encore ?
Je croyais que, de rage, il avait jeté sa harpe
Lorsqu'il avait perdu Eurydice.

A. Ah, non !
Il s'est arrêté un temps. Comme un pauvre cerf aux abois
Frissonne un instant sur le bord effrayant
D'un courant rapide — les chiens cruels le harcèlent
De leurs cris assourdissants, les flèches étincelantes blessent —
Il plonge : Ainsi Orphée, happé et déchiré
Par les crocs acérés d'un inapaisable chagrin,
Agita telle une Ménade sa lyre dans l'air radieux
Et, sauvage, hurla : « Là où elle est, règne l'obscurité ! »
Mais il délivra dès lors de ses cordes un son
D'une mélodie profonde et terrible. Hélas !
En un lointain passé, quand la blonde Eurydice
Aux yeux brillants venait s'asseoir à ses côtés,
Il chantait à voix douce des thèmes célestes.
Comme dans un ruisseau qui, agité de vaguelettes
Par les souffles légers du printemps — la moindre ride
Offre au soleil un miroir à mille facettes,
S'écoule musicalement entre ses berges vertes,
Sans cesse et sans arrêt, toujours limpide et frais,
Ainsi coulait son chant, reflétant la joie profonde
Et le tendre amour qui nourrissaient ces notes exquises,
Progéniture céleste de la nourriture au goût d'ambroisie.
Mais c'est là du passé. Au retour des Enfers terribles,
Il choisit un siège solitaire de pierre non taillée,
Noircie de lichens, dans une plaine sans herbe.
Alors, de la source profonde et débordante
D'un chagrin éternel, étreignant à jamais,
Jaillirent vers le ciel les accents d'un chant rageur.

C'est comme une cataracte puissante qui sépare
 Deux roches sœurs de ses rapides violents
 Et se jette, dans le vacarme d'un grondement horrible,
 En bas d'un précipice ; d'une source perpétuelle
 Elle coule et tombe sans cesse et fend l'air
 D'un grondement énorme et furieux, mais d'une harmonie sans pareille
 Et, en tombant, projette une gerbe d'écume
 Que le soleil revêt des teintes de la lumière d'Iris.
 Ainsi le torrent tempétueux de son chagrin
 Est revêtu des sons les plus exquis et des mots variés
 De la poésie. A la différence de toutes les œuvres humaines,
 Jamais là de relâchement et, en toutes les variations,
 Sagesse et beauté jointes au don divin
 De la puissante poésie demeurent ensemble,
 Se mêlant en un doux accord. De même ai-je vu
 Un violent souffle du sud déchirer le ciel assombri,
 Chassant la ribambelle des nuages ailés
 Incapables de résister, mais toujours plus vite poussés
 Selon le bon vouloir de leur berger, tandis que les étoiles,
 Scintillant d'une faible lueur, lorgnent entre les panaches.
 Bientôt le ciel est dégagé, et le dôme élevé
 De la voûte sereine, étoilée de fleurs embrasées,
 Enferme la terre ébranlée ; à moins que la lune immobile,
 A la hâte, mais avec grâce, commence sa course,
 Montant toute brillante derrière les collines de l'est.
 Je parle de la lune et du vent et des étoiles, et non
 Du chant ; mais si à son Grand Chant je voulais faire écho
 Il faudrait que Nature me prête des mots encore inconnus,
 Ou c'est moi qui devrais emprunter à ses œuvres parfaites
 Pour donner une image de ses attributs parfaits.
 Il n'est plus assis sur son trône
 De pierre dans une plaine déserte et sans herbe
 Car les chênes toujours verts et nouveaux
 Et les cyprès qui rarement agitent leurs branches
 Et les oliviers vert-marin aux fruits délicieux
 Et les ormes entraînant les vignes entortillées
 Qui, dans leur hâte à suivre, laissent tomber leurs baies,
 Et les buissons de prunelliers portant leur race naissante
 De roses rougissant ; les bouleaux, chers aux amants
 Et les saules pleureurs ; tous, rapides ou lents,
 Au gré de leurs vastes ramures ou de leurs robes plus légères,
 Ont fait cercle autour de son trône, et la Terre elle-même
 A envoyé de son sein maternel une éclosion

De fleurs pareilles à des étoiles et d'herbes aux senteurs suaves,
Pour tapisser le sol du temple que sa poésie
A bâti, tandis qu'à ses pieds sont couchés des lions menaçants
Et que, par l'amour rendus téméraires, des enfants rampent près de son
repaire.

Même les vers aveugles paraissent sensibles au son.
Les oiseaux restent silencieux, penchant la tête,
Sur le perchoir des plus basses branches.
Le rossignol lui-même ne lance aucune note
Rivale, mais en extase écoute.